

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 24/3 (1997)

DOI: 10.11588/fr.1997.3.60989

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Lothar GALL, Gerald D. FELDMAN, Harold JAMES, Carl-Ludwig HOLTFRERICH, Hans E. BÜSCHGEN, *Die Deutsche Bank 1870–1995*, München (C. H. Beck) 1995, XXI–1015 p. (125 Jahre Deutsche Wirtschafts- und Finanzgeschichte).

Ce gros livre de plus de mille pages marque la célébration des 125 ans de la Deutsche Bank, la plus grande banque universelle allemande, dont le nom est étroitement associé aux succès de l'économie allemande d'aujourd'hui. L'ouvrage retrace l'histoire mouvementée de la banque depuis sa création en 1870, histoire qui se confond souvent avec celle de l'économie allemande et de l'Allemagne tout simplement. Aussi l'ouvrage dépasse-t-il très largement l'histoire traditionnelle d'une entreprise pour donner des mises au point et des informations nouvelles sur l'histoire financière et économique de l'Allemagne, avec ses phases d'expansion et ses phases de recul ou de stagnation.

Lothar GALL traite de la période du Kaiserreich jusqu'à 1914. Fondée en mars 1870, à l'initiative d'Adalbert Delbrück, créateur de la grande banque privée du même nom, et du responsable national-libéral Ludwig Bamberger, un proche de Bismarck, la nouvelle banque doit libérer le commerce extérieur allemand de la tutelle des banques anglaises et françaises, qui assurent l'essentiel de son financement. Sous l'impulsion de Georg Siemens, président du directoire de 1870 à 1900, la Deutsche Bank se développe rapidement en une banque « universelle », pratiquant le dépôt (expansion du réseau de filiales en Allemagne), le financement à l'industrie (à partir des années 1880 surtout) et le financement de grands travaux internationaux. Elle est ainsi étroitement associée à l'essor de la chimie (BASF) et de l'industrie électrique (AEG, Siemens), mais aussi de la métallurgie et de la mécanique (Thyssen, Mannesmann). Elle s'engage dans le financement des chemins de fer aux États-Unis, en Amérique latine et dans l'Empire ottoman. Elle s'engage également en Chine et prend d'importantes participations dans les pétroles roumains. La Deutsche Bank participe ainsi activement à la Weltpolitik de l'Allemagne wilhelmienne et se trouve de plus en plus mêlée à la politique extérieure de l'Allemagne à la veille de la guerre. Son entreprise la plus remarquable dans ce domaine est la concession du fameux Bagdadbahn qui mène à un affrontement avec les intérêts britanniques au Moyen-Orient. En 1914, la Deutsche Bank est au sommet de son essor et le parfait symbole de l'accession de l'Allemagne au statut de grande puissance mondiale.

Gerald D. FELDMAN, qui a dirigé un vaste programme de recherches sur l'inflation allemande, suit le sort de la Deutsche Bank pendant une période (1914–1933) particulièrement difficile, où les bilans de la banque sont marqués par la guerre, l'hyperinflation, la stabilisation de 1924/1929 et la crise mondiale. C'est une période de retrait qui se manifeste par une activité internationale plus restreinte et moins diversifiée, alors que le développement du réseau allemand se poursuit jusqu'en 1925 par la création de filiales et le contrôle de banques régionales. Pendant la Grande Guerre, la Deutsche Bank devient, pour l'essentiel, une banque de dépôts qui assure des crédits à l'État et place des emprunts de guerre. Elle participe à la fondation de l'UFA (Universum-Film Aktiengesellschaft) en 1917 et à l'effort de propagande de guerre. Après la défaite, la Deutsche Bank perd, sans indemnité, une part de ses avoirs à l'étranger, en particulier au Proche-Orient, mais parvient, grâce à une société écran en Suisse, à préserver ses intérêts pétroliers en Roumanie et à liquider dans des conditions acceptables ses intérêts ferroviaires en Anatolie. Elle se retire également en partie d'Amérique latine (électricité). L'hyperinflation affaiblit considérablement la substance des banques allemandes qui résistent moins bien que les grandes entreprises industrielles et la Deutsche Bank doit procéder à une réduction de son capital. La période de stabilisation de 1924/9 est marquée par une politique d'économies (licenciement de personnels, restriction sur les salaires) et s'achève par la fusion avec la Disconto-Gesellschaft, une des quatre grandes

banques universelles allemandes, en 1929. La Deutsche Bank doit aussi aider les firmes automobiles (Daimler-Benz, BMW) et aéronautiques (Lufthansa) dans lesquelles elle a des intérêts. L'UFA, qui a des pertes importantes, est reprise en 1927 par le groupe du Scherl Verlag, contrôlé par Hugenberg. Notons que la Deutsche Bank joue un rôle important dans le financement des échanges commerciaux avec l'URSS. FELDMAN donne une longue analyse de la crise bancaire de juillet 1931, afin de préciser les responsabilités de la Deutsche Bank-Disconto Gesellschaft, à qui l'on a alors reproché son refus de participer à une opération de crédit pour la DANAT-Bank, en mauvaise posture.

Harold JAMES retrace l'évolution de la Deutsche Bank durant la période hitlérienne (1933-1945) et son insertion dans le cadre d'une économie dirigée et d'un régime qui considère les banques comme des parasites. Alors que le commerce extérieur s'étioule et fonctionne en partie sur le troc, les banques allemandes financent, pour l'essentiel, le réarmement et le déficit de l'État. Le régime nazi place les dirigeants de la banque devant un cas de conscience et ils hésitent entre deux positions: la défense contre l'intervention du parti et de l'État, l'adaptation à la situation. L'adaptation se manifeste par l'entrée au directoire de membres du parti nazi (v. Halt, R. Frowein, le professeur Hunke) et par la participation directe, ou par le biais d'octrois de crédits, à l'arianisation des entreprises. La résistance se traduit par la préservation de quelques firmes juives grâce à des rachats provisoires. Von Stauss, président du conseil d'administration de l'UFA depuis 1917, est, jusqu'à son décès en 1942, l'alibi politique de la banque auprès du régime grâce à ses relations avec Hermann Göring. La Deutsche Bank participe à l'expansion allemande en Europe centrale et orientale, en général en tant qu'associée (avec le Creditanstalt de Vienne, en particulier), et, dans une bien moindre mesure, en Belgique (en association avec la Société générale).

Plus de la moitié de l'ouvrage est consacrée à la période d'après 1945. Carl-Ludwig HOLTFRERICH, éminent spécialiste d'histoire économique, traite la période de reconstruction de 1945 à 1957. Il fait une remarquable mise au point sur la politique bancaire des Alliés après 1945. À une période de «décentralisation» des trois grandes banques (Deutsche Bank, Commerzbank, Dresdner Bank) et de la Reichsbank, sous l'impulsion des États-Unis, succède une période de «recentralisation» à partir de 1950. En 1948, la Deutsche Bank est ainsi divisée en dix banques régionales, une par Land. Mais très vite, dans le cadre de la guerre froide, de la constitution de la RFA et de la reconstruction économique, la tendance est à une «recentralisation». C'est d'abord la loi du 29 mars 1952, adoptée avec l'accord des Puissances occupantes, qui permet le regroupement des dix banques régionales de la Deutsche Bank en trois banques interrégionales, puis, après la fin du régime d'occupation, la loi du 2 avril 1956 qui autorise la reconstitution des grandes banques allemandes. Hermann T. Abs, qui assure la présidence du directoire de la nouvelle Deutsche Bank de 1957 à 1967, joue un rôle fondamental dans l'élaboration de cette politique bancaire, grâce à ses relations très étroites avec Adenauer.

Hans E. BÜSCHGEN donne la plus longue contribution (1957-1995) et analyse en détail la nouvelle phase d'expansion de la Deutsche Bank. Il met en évidence tous les éléments qui expliquent son succès: adaptation des structures aux nouvelles nécessités avec une organisation par branches d'activités, informatisation croissante des opérations, mise au point d'un système de contrôle et de planification, formation du personnel et en particulier des cadres supérieurs. Il souligne que la banque connaît une véritable révolution avec la part croissante des comptes clients, auxquels elle offre des services financiers de plus en plus diversifiés. Le métier de banque d'affaires reste, cependant, fondamental, comme l'illustrent quelques exemples bien choisis (Daimler-Benz, rachat-vente du groupe Flick, crédit-assistance à Klöckner) et le développement du financement des moyennes entreprises qui n'ont pas d'accès direct au marché des capitaux. B. insiste sur la mondialisation croissante des opérations (commerce, crédits, placements

sur le mark et l'eurodollar). La Deutsche Bank est devenu un Konzern qui offre tous les services financiers (y compris l'assurance) dans le monde entier, 24 heures sur 24.

Cet ouvrage, fondé en grande partie sur les archives de la Deutsche Bank et rédigé par les meilleurs spécialistes, avec le souci constant de replacer la banque dans un contexte général, est indispensable pour comprendre l'histoire économique de l'Allemagne depuis 1870.

Christian BAECHLER, Strasbourg

Jay WINTER, *Sites of memory, sites of mourning. The Great War in European cultural history*, Cambridge (Cambridge University Press) 1995, X-310 S. (Studies in the Social and Cultural History of Modern Warfare, 1).

Die vorzustellende Studie ist als erster Band einer Reihe mit dem programmatischen Titel »Studies in the Social and Cultural History of Modern Warfare« erschienen. WINTER, auch Herausgeber dieser Serie, hat sich damit zum Ziel gesetzt, durch die Verknüpfung von militär-, sozial- und kulturgeschichtlichen Fragestellungen das Phänomen des Krieges, d. h. staatlich organisierter Gewaltanwendung, und dessen Wirkungen auf die betroffenen Gesellschaften umfassender als bisher üblich zu erfassen. Die Serie beschränkt sich dabei auf die Zeit von der Mitte des 19. Jh. bis zur Gegenwart, d. h. vom Krimkrieg bis zu den gewaltsamen ethnischen »Säuberungen« unserer Tage. Die Bedeutung dieser wissenschaftlichen Initiative wird deutlich, wenn man bedenkt, daß Kriege und das damit unvermeidlich verbundene militärische Handeln in den Handbüchern bisher vornehmlich unter politischen Perspektiven bzw. organisationsgeschichtlich abgehandelt wird.

Mit »Sites of memory, sites of mourning« dokumentiert der Autor, der mit dem beispielhaft innovativen *Historial de la Grande Guerre in Péronne* aufs engste verbunden ist, die Entwicklung, die die Historiographie zum Ersten Weltkrieg seit der Fischer-Kontroverse der 60er Jahre durchschritten hat. Der kulturgeschichtliche Ansatz, dessen Möglichkeiten und Grenzen nach Gegenstand und Methode noch keineswegs als geklärt bezeichnet werden können, wird dabei von Winter auf einen Aspekt, auf die Sprache der Trauer um die Millionen Toten des Krieges konzentriert. Andererseits ist dieser Aspekt derart umfassend, daß er zur Überwindung der Barrieren der Nationalsprachen geradezu zwingt, womit sich zugleich die Chance des erkenntnisfördernden Vergleichs ergibt.

In einem ersten Hauptteil untersucht er unter der Überschrift »Catastrophe and consolation« unterschiedliche Formen des Umgangs mit dem Faktum des massenhaften Todes. Sehr eindrucksvoll werden die verschiedenen Stadien geschildert, die die Angehörigen durchleben mußten, um über die offizielle Todesnachricht schließlich zum Ort der persönlichen Trauer, zum Grab, zu gelangen – bei der großen Zahl nicht identifizierter Toter konnte dies allerdings auch ein Massengrab sein. Welche Bedeutung die Benachrichtigung der Angehörigen über das Schicksal ihrer im Felde stehenden Anverwandten gewann, kann der Autor an der Arbeit des australischen Roten Kreuzes aufzeigen. Eine weitere Möglichkeit der Begegnung mit den Toten bot in seinen verschiedenen Erscheinungsformen der Spiritismus, dessen massenhafte Verbreitung im Krieg und in den Nachkriegsjahren mit Nachdruck festgestellt wird. Ihren öffentlichen Ausdruck fand die Trauer um die Toten des Krieges jedoch in den allerorten errichteten Denkmälern, die zum Mittelpunkt des alljährlichen Gedenkens wurden. Ausführlich behandelt der Autor dabei Idee und Gestaltung von vier außergewöhnlichen Monumenten: der »Tranchée des Baionnettes« bei Verdun, des Grabmals (Cenotaph) in Whitehall, des Denkmals für die Vermissten der Sommeschlacht bei Thiepval und Käthe Kollwitz' Skulpturen »Die Eltern« auf dem Kriegsgräberfriedhof bei Vladslo. Hier wie bei allen anderen, im Buch behandelten Ausdrucksformen für die Katastrophe des Krieges und des unermesslichen Leids in seinem Gefolge setzt sich der